L'Amérique et les Amériques. De la préhistoire à nos jours [Pierre Chaunu] / Les Slaves, Peuples et Nations (VIIIe-XXe siècle) [Roger Portal]

Autor(en): **Bergier, Jean-François**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera**

Band (Jahr): **17 (1967)**

Heft 4

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

neuen noch 30 Seiten zugestanden, wobei der an sich scharfsinnige Abschnitt schon durch seine Überschrift «The Napoleonic Adventure» Mißbehagen angesichts der Unberechenbarkeit des Individuums verrät und in seinem weiteren, auf das militärische Genie konzentrierten Verlauf den Eindruck erweckt, es handle sich beim Korsen eher um einen Zwischenfall als um ein Ereignis. In der Abkehr von der einseitigen Auffassung, daß Männer Geschichte machen, droht die moderne Geschichtswissenschaft ins andere Extrem zu fallen und einem durch materielle Faktoren motivierten Determinismus zu huldigen. Dieser Gefahr ist die *New Cambridge Modern History*, gerade weil sie nicht bloß neu im Unterschied zu ihrer ehrwürdigen Vorgängerin, sondern aktuell im Sinne der gegenwärtigen Historiographie sein möchte, auch in den beiden vorliegenden Bänden nicht überall entgangen.

Basel *Fredy Gröbli-Schaub*

PIERRE CHAUNU, *L'Amérique et les Amériques. De la préhistoire à nos jours.* Paris, A. Colin, 1964. Gd. in-8°, 470 p., h.-t. en couleurs, pl., fig., cartes, graph. (cartographie de Guy Arbellot) (Coll. «Destins du Monde»).

ROGER PORTAL, *Les Slaves, Peuples et Nations (VIIIe—XXe siècle).* Paris, A. Colin, 1965. Gd. in-8°, 518 p., h.-t. en couleurs, pl., fig., cartes (cartographie de Serge Bonin) (Coll. «Destins du Monde»).

Livres d'histoire, mais aussi livres d'art: la belle et originale collection fondée chez Armand Colin par Lucien Febvre et dirigée maintenant par Fernand Braudel s'est enrichie ces derniers temps de quelques très beaux volumes[1]. Parmi ceux-ci, une histoire des Amériques et une histoire des peuples et nations slaves ont en commun l'élargissement du cadre géographique (non pas l'Amérique espagnole, ou portugaise, ou anglo-saxonne, mais «les Amériques»; non pas la Russie, la Pologne, etc., mais «les Slaves») et une curiosité portée moins vers les événements que vers les sociétés, vers les hommes. A travers le lent déroulement des siècles, ce sont bien les «destins» de deux grandes parties du Monde qui sont scrutés, dégagés de la masse des faits de tous ordres. Ceci dit, et chacun manifestant les qualités qui lui sont propres, les deux ouvrages diffèrent essentiellement.

Pour présenter l'Amérique, nul choix parmi les historiens d'expression française ne pouvait être meilleur que celui de Pierre Chaunu. Spécialiste surtout, il est vrai, de l'Amérique latine coloniale, auteur d'un ouvrage monumental et célèbre sur *Séville et l'Atlantique* (en 12 volumes) et de plusieurs autres travaux, Pierre Chaunu n'est pas seulement doué d'une immense force de travail, il n'a pas seulement tout lu: il possède un sens aigu de l'espace et du temps, ces deux plans de l'histoire à partir desquels il sait restituer sinon toutes les «structures» américaines, du moins leur relief essentiel. L'espace et le temps: les deux modes de cette «grammaire de

[1] Nous rendrons compte, dans un prochain fascicule, de l'admirable *Civilisation matérielle et Capitalisme* de F. Braudel, qui vient de sortir de presse.

l'histoire américaine» exposée en guise d'introduction révèlent à la fois les dimensions et l'unité historiques du continent. Espace et temps qui peuvent déconcerter l'historien des réalités européennes: P. Chaunu, lui, les a compris; mieux encore, il a su les faire comprendre.

L'espace américain, cet espace qui «commande», ce n'est pas tant l'espace géographique que l'on mesure sur les cartes. C'est à peine davantage celui qu'éprouve le voyageur qui le parcourt. C'est surtout celui des hommes: de la lente et si fragmentaire occupation du continent dans la préhistoire, en passant par la constitution fragile des civilisations majestueuses et des empires précolombiens, par l'irruption vite massive des Blancs européens et, bientôt après, des Noirs d'Afrique qu'ils amènent avec eux pour pallier l'insuffisance d'une main d'œuvre disparue ou inutilisable, jusqu'à la formation des Etats actuels — c'est ce mouvement incessant des hommes, ces frontières indécises entre des sociétés violemment contrastées qui forment, dans sa véritable profondeur, l'espace américain. Le temps, lui, est un temps distordu. Des millénaires d'une préhistoire au rythme lent, presque immobile; la rupture brusque, totale, des conquêtes; et dès lors un temps court, une histoire qui brûle les étapes, mais qui laisse derrière elle de vastes pans du continent: de là les inégalités aujourd'hui trop évidentes; de là, aussi, l'inaptitude de l'Amérique, dans son ensemble, à assurer son équilibre: voyez les avatars politiques des républiques sud-américaines vouées depuis un siècle et demi aux dictatures de toutes sortes; voyez le problème des races aux Etats-Unis, celui des langues au Canada. Problèmes d'une tragique actualité, qui sont bien ceux du temps américain.

Laissons de côté, avec P. Chaunu, la préhistoire. Car c'est bien avec Christophe Colomb, en 1492—1493 que commence l'histoire américaine. Une histoire qui n'est pas celle du Vieux Monde, mais qui la reflète en partie, qui reflète en tout cas les déplacements d'équilibre dans l'Europe atlantique. Le premier âge, celui de la conquête et de la mise en place d'une exploitation et des institutions coloniales, c'est celui, bien sûr, de l'Espagne toute puissante, l'Espagne de Ferdinand, de Charles-Quint et de Philippe II. L'Amérique au premier siècle de son histoire — notre XVIe — est une Amérique espagnole; elle produit, massivement dès le milieu du siècle, l'or et l'argent dont le roi, et derrière lui toute l'Europe, ont besoin. Le reste ne compte pas, ou si peu; les autres Amériques — le Brésil que Français et Portugais se disputent, les Amériques françaises «indécises», les colonies anglaises — attendent leur heure.

Celle-ci vient au XVIIe siècle. Autour de 1620—1640, alors qu'en Europe la grande croissance affirmée au XVIe siècle fait place à une ère de difficultés, la grande Amérique espagnole tend elle aussi à se replier. Les autres, alors, se mettent en marche. Le Brésil d'abord, grâce au sucre, puis à son or; les Antilles ensuite, qui se substituent à lui pour la production du sucre; la partie nord du contient, enfin, plus timidement mais moins fragilement. C'est elle qui, au milieu du XVIIIe siècle se trouve dans la situation la plus

favorable. Grâce à un peuplement mieux réparti, une agriculture plus différenciée, elle est moins dépendante, matériellement, des métropoles européennes. Elle l'affirmera en ouvrant la série des révolutions. Révolutions peu sanglantes en général, et réalisées par une élite bourgeoise, par des fils ou petits-fils d'Européens: la décolonisation américaine, entre 1776 (Etats-Unis) et 1821 (Brésil) n'a rien de comparable avec les mouvements de même nom que nous voyons aujourd'hui sur d'autres continents...

Mais cette unité dans l'accès à l'indépendance et la formation de volontés nationalistes est la dernière, et elle trompe. Les progrès rapides des Etats-Unis, qui s'étendent vers l'ouest, se dotent très vite d'un réseau de canaux, puis de chemins de fer, créent une industrie concurrentielle avec celle d'Europe et affirment, au XXe siècle, leur toute puissance mondiale, contrastent avec le marasme politique, économique et surtout, peut-être, moral des autres Amériques. P. Chaunu, sans s'égarer dans le dédale des révolutions, coups d'Etat, catastrophes de toutes sortes qui ne cessent d'affecter l'Amérique latine, essaie, honnêtement, de comprendre. Dans la mesure du possible, il y parvient, par une démarche très personnelle. On hésitera quelquefois à le suivre dans ses interprétations, ou dans les choix nécessaires qu'il fait parmi d'aussi diverses réalités. Mais on reconnaîtra à sa reconstruction structurelle de l'Amérique et des Amériques, au-delà d'une rare science, une remarquable cohérence. Le livre ne soutient pas quelques idées, il est soutenu par elles, et par une sympathie très sensible pour un sujet dont l'auteur était digne.

Si la chronologie n'a servi que de cadre, par grandes périodes, au tableau brossé par P. Chaunu, elle anime au contraire tout le propos de Roger Portal, professeur à la Sorbonne. Son histoire des Slaves est, de ce fait, une histoire conduite sur un mode plus classique, et plus impersonnel aussi. Où P. Chaunu vibrait, R. Portal ouvre des dossiers, discute des thèses, aligne les informations. Celles-ci sont précises, claires; elles témoignent d'une vaste information parfaitement assimilée (les questions controversées, si nombreuses dans l'histoire des pays slaves, sont posées avec objectivité et sobriété), et d'une connaissance intime des peuples dont il est question.

Mais ici surgit un problème que R. Portal aborde loyalement au seuil de son ouvrage, mais qu'il ne peut résoudre tout à fait. Si les Amériques de son collègue P. Chaunu, dans la diversité de leurs climats, de leurs paysages, de leurs populations et leurs activités, de leurs niveaux de développement et de leur situations politiques trouvent pourtant une certaine unité dans leur appartenance à un même continent et dans le fait colonial qui ouvre leur histoire, où donc est l'unité du monde slave? La question peut surprendre: cette unité ne réside-t-elle pas simplement dans une origine ethnique commune, perpétuée peut-être par un type anthropologique, et en tout cas par les parentés linguistiques? Soit. Mais il s'agit là d'un fait originel lointain, fort mal connu. D'où venaient-ils, ces Slaves? Préhistoriens, archéologues, anthropologues ne se sont jamais tous mis d'accord, même s'il semble à peu

près acquis aujourd'hui que tous les Slaves dérivent d'un peuple européen (peut-être les Vénètes des deux premiers siècles de notre ère) dont on ne sait à peu près rien, sinon qu'il a dû habiter la région des Carpathes occidentales. En tout cas, lorsqu'ils font leur entrée dans l'histoire, entre le VIe et le IXe siècle (époque à laquelle ils sont à peu près fixés dans les positions qu'ils conserveront dès lors), ils accusent déjà des différences qui ne cesseront de s'accentuer. D'emblée, en effet, ils constituent trois groupes dont les destins seront divers, sinon contraires: Slaves orientaux (Russes, Ukrainiens, Biélorusses); Slaves occidentaux (Polonais, Tchèques et Lusaciens); Slaves méridionaux (Slovènes, Croates, Serbes, Monténégrins, Macédoniens et Bulgares) — ce dernier groupe presque isolé des deux autres par Byzance à l'est, par les Hongrois et les Germains (Autriche) au nord. Ni la politique, qui les fera s'affronter souvent, ni la religion, ni la culture ne les unira; le besoin de se défendre contre l'envahisseur — Turcs d'un côté, Allemands de l'autre — ne suffira pas à résoudre leurs oppositions; le panslavisme du XIXe siècle, «écume du nationalisme», n'est qu'une attitude politique; et le socialisme lui-même, qui, de la Russie s'est étendu à tous les pays slaves (et quelques autres) ne paraît pas devoir réaliser en profondeur, quoiqu'en pense R. Portal, cette unité mythique du monde slave.

Comment, dès lors, construire l'histoire de ce monde, sinon en traitant dans des chapitres séparés, pour chaque tranche chronologique, des trois groupes, oriental, occidental et méridional? C'est le parti qu'a donc pris l'auteur. Au détriment, sans doute, d'une unité thématique (présente, au contraire, chez P. Chaunu) qui eût été plus séduisante pour l'esprit: mais, nous venons de le dire, celle-ci n'existe pas, et c'eût été mentir que de l'inventer...

Il n'est pas utile ici de rapporter en détail plan et contenu du livre, riche et vivant, de R. Portal. Indiquons brièvement le découpage chronologique par longue période, à l'intérieur duquel est suivi le destin de chacun des peuples slaves. Une première partie (après quelques «préliminaires utiles» qui méritent l'attention et appellent, peut-être, la discussion) évoque la formation des nations et des Etats (VIIIe—XVe siècle). Le XVIe et le XVIIe siècles sont ceux de la domination turque sur les Slaves du Sud, mais de la montée d'un empire russe continental. Au XVIIIe siècle, et dans la première moitié du XIXe, les destins slaves divergent plus que jamais: la Russie s'affirme, devient un Etat moderne (encore que la nation reste arriérée), une grande puissance européenne; tandis que la Pologne passe d'une ère de grandeur à la longue tragédie de ses partages, et que les Balkans «sommeillent». 1861—1917 (quatrième partie): c'est «l'ère des nationalismes». Mais avec la révolution d'Octobre s'annonce — dernière partie — «le rassemblement des peuples slaves»: est-ce là l'expression d'un vœu, ou d'une réalité encore précaire?

Ce découpage est assurément fondé avant tout sur les grandes étapes d'une histoire politique, celle des Etats plus que celle des peuples. Civilisation

et vie matérielle ne sont pas absentes du propos de R. Portal, mais elles apparaissent comme une toile de fond. On les souhaiterait davantage à l'avant-scène.

Un mot, enfin, sur l'illustration de ces deux ouvrages. De la jaquette qui les protège aux moindres croquis, elle est aussi remarquable qu'abondante. Les reproductions, celles en couleurs notamment, sont techniquement excellentes, et fort agréables. Surtout, dans les deux cas, choisies (je suppose) par les auteurs, elles s'associent étroitement au texte, qu'elles «illustrent» vraiment. Chaque figure, qu'il s'agisse d'une œuvre d'art reproduite, d'un paysage ou d'un monument photographié, d'un objet présenté en croquis, est un document utile et, le plus souvent, peu connu. Dans l'ensemble, l'illustration du livre de R. Portal séduit davantage. Mais n'est-ce pas que le monde slave a connu une expression artistique autrement plus évoluée et plus originale que les Amériques coloniales ou modernes? Quant aux cartes, toutes intéressantes, elles sont dues à des dessinateurs de talent. Celles de Serge Bonin (pour les Slaves) m'ont paru plus précises et plus claires.

Chacun des deux ouvrages est muni, selon le principe de la collection, de nombreuses annexes qui rendront bien des services: bibliographies, lexiques où sont définies quelques expressions propres aux peuples étudiés, tableaux chronologiques, index.

Ainsi, sous une présentation impeccable autant qu'ingénieuse, mais chacun avec ses propres qualités, ces deux ouvrages destinés à un large public font, et de manière magistrale, le point sur l'histoire de pays et de peuples que leur destin a mené, en notre siècle, au premier plan de l'actualité: ce n'est pas leur moindre mérite.

Genève *Jean-François Bergier*

Eric J. Hobsbawm, *Les primitifs de la révolte dans l'Europe moderne*. Paris, Fayard, 1963. In-8°, 222 p. (traduit de l'anglais).

Effets de l'impact de la société industrielle moderne sur des populations primitives européennes: tel pourrait être le sous-titre de cet ouvrage où le préfacier, J. Le Goff, se sent à l'aise, car il y retrouve une atmosphère familière à ses préoccupations de médiéviste. C'est dire que les mouvements de révolte étudiés par Hobsbawm sont souvent conservateurs et voués à l'échec. D'autres en revanche, révolutionnaires, peuvent s'intégrer dans une action plus efficace, lisez marxiste car l'auteur ne cache pas ses opinions et ne manque pas de réserver une ou deux pages à la fin de chaque chapitre à une morale édifiante sur ce thème!

C'est principalement les populations rurales qui retiennent Hobsbawm, car celles-ci apparaissent dans mainte région singulièrement démunies devant l'économie moderne, les modifications de systèmes de propriété, les nouveaux régimes politiques (l'unification italienne, par exemple) et la disparition des structures protectrices traditionnelles. C'est alors l'apparition du «bandit social» auquel s'identifie le peuple, car, tel Robin des Bois, il